

Isabelle GENLIS

CENDRILLONS



Éditions Picquier

Préface

*A ma famille, à ma mère et à ma sœur,
aux feuilles d'or et d'argent.*

Les contes se transmettent, s'échangent, se métamorphosent, parcourent le monde grâce aux conteurs mais sont aussi repris par les écrivains, les cinéastes, les metteurs en scène, les chorégraphes et même les concepteurs de jeux. C'est qu'ils portent des vérités essentielles que nous ne pouvons pas nous dispenser de visiter. Cendrillon est l'une de ces cassettes merveilleuses de la littérature orale, intemporelle et présente dans toutes les civilisations.

L'histoire de cette jeune orpheline a voyagé, sans que l'on sache véritablement d'où elle est partie, bien que l'une des versions chinoises semble être la plus ancienne, approximativement datée du IX^e siècle.

Elle s'est transformée, adaptée aux contextes historiques et culturels, mais déroule depuis toujours le

même fil : le parcours d'une jeune fille qui perd sa position favorable au sein de la famille. Elle est jalouée et maltraitée par sa belle-mère et sa demi-sœur, avilie, dépersonnalisée. Soumise à une série d'épreuves initiatiques, aidée par des personnages surnaturels, elle passe de l'enfance à l'âge adulte et trouve enfin sa place en tant que femme respectée au sein de sa communauté.

Ces contes nous parlent des blessures de la mémoire, de l'écrasement douloureux de la perte, de la puissance du désir de vie. Ils sont les harmoniques composant le son d'un récit universel et, dans leur mise en scène du lien social et familial, apparaissent comme un emblème de la condition féminine.

Plus de cinq cents versions reliées à Cendrillon ont été consignées à travers le monde. De nombreux scientifiques, ethnologues, folkloristes les ont collectées et étudiées. Paul Delarue, auteur du *Catalogue raisonné des versions de France*, précise que « Le conte-type de Cendrillon appartient à un cycle de contes qui sont à tel point mélangés et enchevêtrés (...) qu'il est impossible d'étudier l'un de ces contes isolément ». Il en est ainsi pour les douze versions des pays d'Asie proposées dans ce recueil. Elles s'empruntent des motifs les unes aux autres, les entrelacent pour offrir à chaque peuple une histoire qui lui ressemble du trajet emblématique d'une femme en quête de réalisation.

Leurs variations parmi les cultures, les langues, le langage symbolique et ses images, nous engagent à sortir de nos repères habituels et nous permettent

d'accéder à une part secrète de nous-mêmes. A l'heure de l'hyper-urbanisation, du temps contracté, le conte de fées conserve la force de sa parole symbolique qui fait fi de la morale. Il pointe des enjeux universels, interroge nos plus grandes douleurs, nos plus beaux espoirs, notre lumière et notre ombre. Il nous raconte tout entiers dans ce que nous sommes, avec la distance bienveillante et apaisante de l'imagination.

Ces Cendrillons d'Asie nous font voyager dans des milieux d'agriculteurs ou de pêcheurs, où la croyance animiste règne. La nature y est enchantée, active, messagère. Elle est le substitut maternel, la mère Nature. Sous la forme de poisson, tortue, corbeau, arbre, elle est l'initiatrice des héroïnes qui ont perdu leurs propres mères dont elles sont les seules à conserver le souvenir vivant, tandis que le père lui aussi est absent - mort ou remarié. Ces orphelines oscillent entre deux mondes, celui des vivants et des morts, entre un passé brisé et un présent chaotique. Cependant, guidées par cette bienveillante nature, elles s'ouvrent à une autre forme de perception de la réalité ordinaire.

Ces Cendrillons d'Asie ont l'odeur du sang, du mensonge, de la convoitise, de l'injustice, mais aussi un parfum céleste.

Certes, elles sont noyées dans les rivières de larmes d'un deuil qu'on ne peut surmonter qu'en traversant corvées et humiliations, épreuves et réincarnations successives. Les peines endurées sont proportionnelles

à la promesse de vies futures meilleures. Le monde est accepté comme imparfait, voué à l'impermanence, tout est passage et transformations continues. Mais si chaque perte ouvre sur la suivante, d'une intensité supérieure, leur enchaînement débouche sur la libération et l'épanouissement, symbolisées par le mariage avec un homme puissant, qui n'est autre que la manifestation de la force retrouvée de la jeune femme.

Si les Cendrillons occidentales s'arrêtent à cet épisode, l'intérêt des versions d'Asie se situe également dans la suite du chemin. Que se passe-t-il une fois que les forces sont retrouvées? Si elles veulent vivre, il faut en finir avec ce qui les a menacées et qui risque encore de les atteindre. Elles ne se soumettent pas à une justice divine, elles règlent leurs comptes. Il ne suffisait pas de l'image du mariage pour faire de l'héroïne une femme en pleine possession d'elle-même. Il s'agit aussi de savoir distinguer le bon grain de l'ivraie et se situer au sein de ce vaste monde.

*

C'est en fréquentant la littérature orale vietnamienne que j'ai découvert le populaire *Tam Cam* qui est au Vietnam ce que Cendrillon est à la France. Il m'a incitée à chercher les déclinaisons du conte dans le vaste territoire d'Extrême-Orient. Plus de deux cents récits sont apparus, généralement des versions orales colportées qui sont par la suite « rentrées en littérature », écrites parfois en vers.

J'ai eu la chance de les recevoir de mes amis, de conteurs et conteuses, musiciens et musiciennes originaires des pays d'Asie avec lesquels je travaille, au cours d'entretiens avec des ethnologues, des linguistes, ou lors de mes voyages. Entre racontées parcellaires, récits fleuris, publications scientifiques, témoignages, multiples traductions et autant d'adaptations, j'ai pu rassembler plusieurs versions des contes, en faire une exploration respectueuse pour les raconter à mon tour, nourrie de leurs métamorphoses, à la façon dont les conteurs s'emparent d'un récit, avec appétit, dans l'espoir d'en partager les saveurs.

Je tiens à évoquer tout particulièrement le linguiste et grand collecteur Maurice Coyaud, dont l'accompagnement fut déterminant pour ce travail au long cours. Ses contributions aux recherches, son aide à la traduction de textes et d'enregistrements en langue notamment vernaculaires, ses notes et son enseignement des peuples d'Asie qu'il a tant côtoyés, m'ont servi de guide. J'en conserve le souvenir d'un scientifique heureux de découvrir des « versions conteuses », métamorphosant ses « rapportages », terme qu'il aimait utiliser, souvent rugueux mais fidèles et précis.

*Et bruissante autour des portes de l'Asie
S'allonge et se disperse
Dans l'incertaine plaine marine
La profusion des routes sans ombre.
Mais le marin sait les îles.*

Hölderlin, "Patmos", *Odes, Elégies, Hymnes*

De nos jours où les échanges globaux effacent les codes relationnels communautaires, espérons que, fidèles à l'une des fonctions du conte, ces Cendrillons d'Asie nous rassemblent.

Les récits que nous allons partager abritent un panthéon de figures et de motifs inattendus. Êtres surnaturels, objets, animaux et humains se côtoient, interfèrent les uns avec les autres, guident, éprouvent nos héroïnes. Leurs apparitions et leurs actions, qui échappent à notre logique, participent non seulement à l'onirisme, à l'humour de ces contes de fées mais sont surtout dotées de sens. Ponctuent notre voyage d'escales suggestives auprès de ces Merveilles, qui suscitent notre étonnement, notre admiration et nos interrogations...

Le poisson

Rouge vif, d'argent ou aux écailles de soie, un surprenant petit poisson traverse les flots des Cendrillons. Dans ces régions de pêcheurs, celui qui nourrit les populations illumine soudainement le courant d'une rivière ternie des larmes d'un insupportable deuil. Il apparaît, adorablement chétif, de ceux qui nous exhortent à oublier nos peines pour leur venir en aide, qui font jaillir de nos ténèbres la compassion que nous peinons à accorder à nos propres fragilités. Il rallume les braises de vie étouffées par le chagrin et réveille l'héroïne du semblant de mort qu'elle s'impose depuis celle de sa mère. Il grandit auprès d'elle aussi vite que le petit poisson Matsya auprès du sage Manu. A l'instar de ce premier avatar du dieu Vishnou, il lui procure ce dont elle a besoin pour échapper à son propre déluge.

Ce messager discret se révèle être le véhicule céleste des âmes dont les corps n'ont pas de tombe, vivant dans le tourbillon des réincarnations, naviguant entre la vie et la mort. Il est celui de la mère et quelque fois celui de l'héroïne défunte, chargé de rendre à son époux son discernement et son acuité altérés par le chagrin. Il perpétuera dans tous les cas ce qui fut commencé et interrompu par les avanies de la jalousie, avant de se fondre à nouveau dans la danse des existences. Et si sa fin peut vous sembler cruelle, elle rendra à l'héroïne ce dont elle fut dépossédée et qui est pourtant la marque universelle de notre humanité : la possibilité d'un enterrement, selon les rites, l'achèvement du deuil de sa mère pour laisser advenir un futur en instance, un tombeau comme le terreau fertile d'un bonheur promis.

Yexian

CHINE

Il y a très longtemps de cela, dans la région troglodyte de Wudong, vivait Wu, le chef des cavernes. Il avait épousé deux femmes. Elles mirent au monde deux petites filles la même année : la première épouse nomma sa fille Yexian et la deuxième, Jun-Li.

Les deux fillettes étaient aussi différentes que leurs mères l'étaient l'une de l'autre, qu'une grimace l'est d'un sourire. Rien n'était jamais assez bien, assez beau, assez grand pour Jun-Li. Yexian s'émerveillait de tout, des petites aux grandes choses. La beauté, la bonté, les talents de l'une consolait le père des plaintes et des exigences de l'autre. Il en conçut une préférence marquée pour Yexian et la choya.

La seconde épouse en prit ombrage. Sa fille devait être la préférée. Elle répétait :

— Les dons du ciel ont un prix. Elle paiera la note tôt ou tard.

La note ne se fit pas attendre. Yexian était très jeune encore quand sa mère quitta la vie. Son père ne l'en choya que plus, mais une épidémie décima les habitants des cavernes et il mourut à son tour.

Jusque-là respectée et aisée, la femme du chef passa au rang de simple veuve désargentée avec deux enfants à charge. Sa belle-fille devint son bouc émissaire. Elle la vêtit de haillons et la nourrit de pauvres restes. Elle l'envoya chercher du bois dans la forêt à la nuit tombée, dans l'espoir que les bêtes sauvages la dévorent. Yexian obéissait avec un sourire constant et une grâce qui attisaient la cruauté de sa belle-mère.

Un jour, la femme trouva enfin le moyen de la perdre :

— Sur la haute montagne, au sommet, coule un ruisseau. Son eau, dit-on, est un baume de santé. Ta sœur est pâle et je suis fatiguée. Va en chercher.

Yexian partit le cœur en fête. Elle escalada les rochers, franchit les crêtes acérées, glissa, tomba mais arriva. Le chant apaisant du ruisseau l'accueillit. Des nuées de petits poissons lui offrirent un ballet de bienvenue. L'un d'eux se distinguait des autres. Ses nageoires rouges et ses yeux d'or ensoleillaient le cours d'eau. Il nagea vers la jeune fille, s'allongea sur un rocher et lui dit :

— Petite, ton cœur est aussi pur que l'eau de mon ruisseau mais il est lourd ! Dépose-moi dans la mare près de la caverne de ton père. Quand tu viendras, je

saurai te reconnaître et je m'allongerai près de toi pour t'écouter, te conseiller.

Elle le fit.

De ce jour, Yexian et son poisson ne firent plus qu'un. Chaque matin, la jeune fille volait du temps à ses corvées. Elle courait à la mare. Le poisson la reconnaissait à son allure, à ses habits. L'or de ses yeux illuminait les jours brumeux.

Jun-Li avait remarqué les escapades régulières de sa sœur. Elle l'espionna et découvrit le clandestin aux nageoires rouges et aux yeux d'or. Elle rapporta tout à sa mère qui déclara :

— Les dons du Ciel ont un prix. Et si le ciel n'est pas gourmand, moi je le serai à sa place.

Le lendemain, elle appela sa belle-fille :

— Yexian a beaucoup travaillé. Elle mérite une belle robe ! Mon enfant, quitte ces vieux habits et revêts cette *qipao*. Tu la mérites. Va te montrer dans le village, prends du bon temps et tout autant de compliments !

Yexian revêtit la robe finement brodée et partit au village.

La belle-mère s'empara des haillons et les fit passer à sa fille. Toutes deux partirent à la mare et Jun-Li s'assit sur la berge, comme sa sœur l'avait fait. Le poisson aux nageoires rouges et aux yeux d'or sortit de l'eau. La femme l'empoigna brusquement, sortit un couteau aiguisé, lui trancha la tête d'un coup sec, l'écailla et suça sa chair. Elle recracha les arêtes dans les ordures :

— Voilà au moins une dette réglée auprès de moi.

Quand Yexian revint du village, elle courut voir son poisson. Une rosée rouge recouvrait l'herbe de la berge. Elle entendit :

— Pleure, Petite ! Amères sont les larmes qui restent coincées dans la gorge. Ecoute-moi pourtant. Ta belle-mère m'a dévoré. Elle a recraché mes arêtes dans les ordures. Va les chercher, garde-les toujours près de toi. Elles t'offriront tout ce que tu désireras. Il te suffira de me dire : *Oh mon soleil, brille pour moi.*

Yexian fouilla dans les ordures. Les arêtes de son ami y macéraient. Elle les nettoya tendrement et les cacha dans une petite bourse en tissu qu'elle attachait à sa ceinture.

De ce jour, ni les torrents de méchanceté ni les tempêtes de corvées ne purent voiler le bonheur de l'orpheline. Ses arêtes travaillaient pour elle. Devait-elle ramasser du bois ? Elle sortait sa bourse en tissu et prononçait :

— *Oh mon soleil, brille pour moi !*

Et les bûches s'amoncelaient. Lui fallait-il puiser de l'eau ?

— *Oh mon soleil, brille pour moi !*

Les pots, les jarres débordaient. Yexian était resplendissante de santé et de beauté, quoi que l'on puisse exiger d'elle.

Les mois passèrent au rythme accru des rosseries de la belle-mère. La fin de l'année approchait et avec

elle, les célébrations annuelles. Les familles se retrouveraient pour fêter le printemps naissant, les jeunes filles rencontreraient des jeunes hommes et les mariages s'annonceraient. La belle-mère ne pensait qu'à ça. Sa fille serait éclatante. Personne ne lui porterait ombrage. Elle trouverait un mari, le meilleur parti qui soit.

Elle coupa ses plus belles étoffes, les cousit, les agrémenta. Sa fille était plus décorée qu'un arbre à vœux. Yexian n'avait que de vieux vêtements élimés. Elle demanda à sa belle-mère une écharpe pour s'apprêter. La femme la prit par la main et l'entraîna jusqu'aux vergers :

— La récolte promet d'être belle. Ce serait un crime de partir. Les oiseaux s'abattent sur les fruits. Ce sont les arbres de ta mère, c'est elle qui les avait plantés. Tu te dois de les protéger!

Yexian accepta la mission sans protester. Quand elle fut seule, elle sortit sa bourse en tissu :

— *Oh mon soleil, brille pour moi!*

Une nappe d'oiseaux se posa sur les branches. Yexian frappa dans ses mains :

— Partez! Partez! Ne touchez pas à mes beaux fruits ou je me ferai disputer!

Mais les oiseaux ne les picoraient pas du tout! Ils s'appliquaient à détacher leurs plus belles plumes et confectionnaient un manteau comme on n'en avait jamais vu, aux couleurs vives et élégantes. Puis ils se posèrent sur le sol et lui offrirent deux souliers d'or, comme on n'en avait jamais vu non plus. Ces souliers étaient si petits que la jeune fille fut surprise de réussir à les chausser.

Elle entendit :

— Maintenant, cours, va à la fête ! Mais attention, toi qui ne marches que pieds nus, ne jette ni ne perds tes souliers !

Yexian promit.

A son arrivée, la fête battait son plein. Elle dansa et fit l'admiration des jeunes hommes tout autant que des jeunes filles. Elle entendit Jun-Li crier parmi les tambours et les gongs :

— Cette fille ressemble à ma sœur !

Yexian s'enfuit si promptement qu'elle perdit un de ses souliers. Elle rentra à la caverne et dissimula sous sa natte le somptueux manteau de plumes et le soulier qui lui restait. Elle demanda à ses arêtes de l'aider à retrouver celui qu'elle avait perdu. Pour la première fois, les arêtes furent silencieuses.

Le lendemain, un paysan ramassa le soulier au milieu des lanternes de fête abandonnées. L'homme n'en avait jamais vu de semblable, recouvert d'or et si petit ! Il en tirerait un bon prix. Il le vendit à un marchand. Le marchand le vendit aussi et le soulier, de vente en vente, arriva entre les mains du roi régnant sur les îles de To'Han.

Ce roi était un amateur de beaux objets, un collectionneur renommé. Ce soulier d'or était unique, tout d'abord parce qu'il était seul, ce qui est rare pour une chaussure, ensuite parce qu'il était en or et si petit ! Il en rêva. Le pied qui rentrerait

dedans était sûrement celui d'une femme hors du commun. Il déclara :

— J'épouserai celle dont le pied rentrera sans aucun effort dans ce délicat soulier d'or.

Et ce roi était si puissant que ses désirs étaient des ordres indiscutables.

Toute la cour fut en émoi. On construisit un pavillon pour y recevoir les jeunes filles de toutes les îles de To'Han. Grandes et petites, riches et pauvres tendirent leur pied avec entrain. Ils étaient trop grands ou trop larges. La chaussure resta orpheline.

Le roi observa ce soulier qui ne tolérait aucun pied. En collectionneur averti, il remarqua de fines broderies. Les points, les motifs délicats rappelaient l'art des habitantes des cavernes. Il les fit chercher aussitôt. Jun-Li arriva la première. Sa mère l'avait préparée en compressant ses pieds tout ronds dans un bandage bien serré. Sa fille serait bientôt reine, sa fille à elle et aucune autre. Yexian, assommée de corvées, ne put partir.

Malgré des efforts insensés, le soulier resta solitaire. Le roi le fit placer sous cloche en attendant qu'il trouve son pied. Des bataillons de messagers furent déployés dans toutes les îles alentour et dans la région des cavernes. Ils avaient ordre de dénicher les femmes qui n'étaient pas encore venues. Après d'interminables traques dans les maisons, l'exploration de chaque hutte, l'inspection de chaque caverne, ils découvrirent enfin

Yexian. Ils l'arrachèrent à sa belle-mère et la conduisirent au palais.

La jeune fille entra dans le pavillon. D'abord, elle lava son pied dans de l'eau pure, puis elle saisit le soulier avec grand soin et l'enfila. Il lui allait parfaitement, exactement, de véritables retrouvailles. Devant le roi trônait une reine aux pieds d'or. Le manteau de plumes colorées la magnifiait. Il fit de la fille des cavernes sa première épouse.

Yexian goûta à une vie qu'elle n'avait jamais connue. Elle se détendit enfin. Elle rangea sa bourse en tissu dans un coffret.

Elle coula des jours heureux auprès de son roi débonnaire, bien plus heureux que sa belle-mère. La femme était désespérée. Jun-Li n'avait pas de mari. Personne ne l'avait remarquée aux fêtes de la nouvelle année. Les reproches entre mère et fille s'additionnèrent, les disputes se succédèrent. Elles crièrent si violemment que les parois de la caverne s'effondrèrent. Le tremblement se fit sentir jusque sur l'île de To'Han.

La reine les fit rechercher. On eut beau fouiller les décombres, on ne retrouva pas les corps. Elles demeurèrent ensevelies sous ce monticule de pierres froides qu'on appela « le tombeau des femmes regrettables ». Yexian pria pour leurs deux âmes. Elle fit le vœu que leur vie chez les immortels leur soit plus douce que sur la terre. Son souhait fut sans doute exaucé et apaisa certainement les deux esprits, car il paraît

que quiconque prie sur ce tombeau voit ses vœux se réaliser.

Yexian enterra son passé en même temps que sa belle-mère et sa sœur. Elle n'en garda que sa petite bourse en tissu et partagea son doux secret avec le roi. Il fut tout d'abord intrigué, puis curieux de cette magie cachée au fin fond d'un coffret ! Il supplia son épouse de formuler un souhait pour lui. La reine le fit. La magie opéra si bien qu'elle dut en faire un deuxième, puis un troisième. Plus les vœux se réalisaient, plus le roi perdait en sagesse. Il lui fallait cette petite bourse. Rien d'autre qu'elle ne comptait et ce qu'elle lui rapporterait. Il en négligea son épouse.

Yexian sentit le goût douloureux du passé. Une nuit, elle prit sa bourse et se sauva. Elle traversa les mers, les océans et s'arrêta sur un îlot de sable blanc. C'est là, loin du monde, dans le repli discret d'une plage, qu'elle enterra son trésor. Il y demeure peut-être encore, si la mer ne l'a pas emporté !